

Marie-Aimée Cliche

La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent, XVII^e–XVIII^e siècles

Presses de l'Université Laval, 2024, 538 p.

L'ouvrage de Marie-Aimée Cliche, *La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent, XVII^e–XVIII^e siècles*, constitue un apport considérable à l'histoire de la famille d'origine européenne de ce coin de l'Amérique. En plus de proposer une solide synthèse des connaissances développées par les historiens et historiennes de la famille depuis soixante ans, — moment où ils et elles ont commencé à s'intéresser à l'objet « famille » —, l'ouvrage fait de nombreux allers-retours au cœur des sources, ce qui ajoute des touches de couleurs et des nuances au paysage établi.

Centré sur les familles d'origine européenne ayant vécu dans la vallée du Saint-Laurent, l'ouvrage, divisé en sept chapitres, se penche sur les lois et discours, sur la formation des couples, sur le mariage et la sexualité, sur l'enfance et l'éducation, sur les « exclus » de la famille, sur la transmission des biens et sur les serviteurs (qui font partie de la maisonnée, à défaut de faire partie vraiment de la famille, montre Cliche). Pour couvrir ces thèmes, Cliche mobilise une volumineuse historiographie québécoise et canadienne, allant des œuvres devenues des classiques aux mémoires et thèses plus récents (Citons seulement Gérard Bouchard, Josette Brun, Hubert Charbonneau, Louise Dechêne, Sylvie Dépatie, Jonathan Fortin, Lorraine Gadoury, Serge Gagnon, Jean-Philippe Garneau, Danielle Gauvreau, Allan Greer, Benoît Grenier, Denise Lemieux, Karine Pépin, Marcel Trudel, etc.). Elle utilise aussi une vaste historiographie française, anglaise et américaine, pour faire de régulières (et éclairantes) comparaisons entre les familles canadiennes, les familles restées en Europe, celles des Treize colonies et, dans une moindre mesure (peut-être pas suffisamment), les familles autochtones, pour faire ressortir les particularités des familles laurentiennes.

Marie-Aimée Cliche s'abreuve aussi directement à une grande variété de sources : écrits religieux, documents officiels, écrits prescriptifs, écrits de voyageurs étrangers (notamment le botaniste suédois Pehr Kalm et l'auteur irlandais Isaac Weld), écrits autobiographiques (certains connus des historiens, d'autres moins), actes notariés (testaments, contrats) et iconographies sont abondamment exploités pour éclairer la situation des familles de la colonie. Pour mieux mesurer le contraste entre les normes et le vécu, l'historienne puise aussi profusément dans les archives judiciaires, un type de sources avec lequel elle est familière, elle dont les travaux précédents ont notamment porté sur les infanticides, l'inceste, la violence parentale. Ce recours aux archives judiciaires confère une partie de son originalité à l'ouvrage, nous donnant à voir des familles qui détonnent et qui, ce faisant, illuminent les normes établies.

Dans son livre, Cliche se penche seulement sur les XVII^e et XVIII^e siècles, selon elle, la première des trois grandes périodes socioéconomiques ayant influencé ou modelé la vie des familles de la vallée du Saint-Laurent. Cette période connut certes deux régimes politiques (ce qui permet les comparaisons, notamment sur le plan législatif), mais fut essentiellement marquée par un mode de vie imposé par l'agriculture (pour la plupart des gens) et le commerce des fourrures. Le deuxième temps de l'histoire

de la famille est, selon elle, le XIX^e siècle, marqué par le commerce du bois, le réseau d'écoles publiques et la prise en charge religieuse des nécessiteux. Quant au troisième temps, il débute à la fin du XIX^e siècle et s'étend au XX^e; il est caractérisé par l'industrialisation, le féminisme, l'instruction des filles. Peut-être qu'un prochain ouvrage de Cliche portera sur ces périodes.

D'une écriture simple, efficace, agréable à lire, *La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent, VXII^e–VXIII^e siècles* recèle de nombreuses autres qualités. D'abord, exhaustif et précis, il renferme les statistiques les plus à jour sur la famille, notamment sur la composition et l'évolution de la population, la mortalité infantile, l'espérance de vie, l'âge au mariage, le nombre d'esclaves d'origines africaine et autochtone, etc. Ensuite, l'ouvrage observe l'objet « famille » dans une perspective élargie, s'intéressant autant aux données démographiques qu'aux mentalités et aux émotions, même si, au sujet de ces dernières, il y a souvent plus de questions que de réponses, montre Cliche. Par ailleurs, l'ouvrage ne se départit jamais de ses qualités analytiques. Cliche y est très critique des sources, dont elle montre les limites. Elle est aussi critique des statistiques, qui sont commentées, et de l'historiographie, s'attachant à montrer l'évolution des points de vue sur les questions dont elle traite.

Lorsqu'elle aborde des questions ayant donné lieu à des débats historiographiques (comme la question des « femmes favorisées » en Nouvelle-France, la question du degré d'agentivité des épouses, celle des enfants « gâtés » en Nouvelle-France), forte de sa connaissance de l'historiographie et des sources, Marie-Aimée Cliche donne son point de vue, de manière nuancée. Ailleurs, l'historienne remet les pendules à l'heure sur certains ouï-dire historiques, comme la présumée « dîme du 26^e enfant » (Le 26^e enfant d'une famille se serait vu financer son éducation pour récompenser les parents de leur fécondité), qui serait probablement un canular historique. Elle confirme certaines idées reçues tout en les nuancant, par exemple : oui, les femmes canadiennes étaient en moyenne plus fécondes que les Françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles, mais certaines régions de France affichaient des taux de fécondité similaires aux taux canadiens.

En bref, l'ouvrage de Cliche est une somme de connaissances, qui propose un panorama dense et nuancé de l'histoire des familles aux XVII^e et XVIII^e siècles dans la vallée du Saint-Laurent. Il est difficile de résumer tout ce qu'on y apprend et à cet égard, la conclusion aurait pu être plus longue et plus étoffée. On ressort de cette lecture avec la vision d'une société fortement hiérarchisée et inégalitaire, où l'ascension sociale n'est pas facile, puisque les mariages sont presque toujours endogames (sans quoi, les mécanismes de maintien de la norme — comme le charivari — peuvent s'activer). On garde aussi l'image d'une société patriarcale, qui reposait toutefois souvent sur la collaboration entre époux et sur une confiance du mari envers sa femme (on le voit notamment dans les procurations signées pour permettre à une femme de s'occuper des affaires de son mari en son absence). Fait intéressant, si les femmes s'acquittent souvent de tâches d'hommes, parce que nécessité fait loi, les sources restent muettes sur les hommes qui réaliseraient des tâches traditionnellement féminines.

L'ouvrage de Cliche nous donne par ailleurs certaines réponses à propos de la sexualité des couples (par exemple, ils respectaient généralement l'abstinence

recommandée durant le Carême, ce dont font foi les naissances peu nombreuses neuf mois après cette période). Cliche souligne également l'importance des membres de la famille élargie, qui interviennent en faveur des leurs lorsqu'il y a abus, par exemple. On retient finalement de l'ouvrage la prééminence de l'entraide et la gaité des habitants de la vallée du Saint-Laurent, mentionnée par plusieurs voyageurs étrangers. Une gaité qui surprend un peu, quand on comprend mieux la lourdeur incroyable de leur labeur pour s'établir, manger, se chauffer, survivre et l'extrême simplicité de leurs habitations, où ils vivent dans une promiscuité totale.

Sophie Doucet
Villa Ste-Marcelline

Yves Gingras

Pour l'avancement des sciences : histoire de l'ACFAS (1923–2023)

Boréal, 2023, 330 p.

Ce livre est une réédition et une mise à jour de l'ouvrage publié en 1993 par le même auteur. La structure a été conservée, la période couverte a été étendue jusqu'à aujourd'hui et les notes en bas de page ont été considérablement bonifiées en intégrant les travaux des dernières décennies sur le sujet. Les rééditions (augmentées) permettent de mesurer la distance qui nous sépare de la réception d'un livre publié antérieurement. Lorsque le sociologue Fernand Dumont rendait compte, pour la revue *Scientia Canadensis* (n° 2, 1994), de la première édition de *Pour l'avancement des sciences*, il saluait un livre écrit « avec sympathie mais sans complaisance ». Trente ans plus tard, si la sympathie est encore plus frappante, ce n'est pas d'abord parce que l'ouvrage pêche (hormis la conclusion) par apologie, mais parce que la réflexion critique autour de la modernisation du Québec s'est considérablement affutée au cours des dernières décennies.

Lorsqu'il paraît en 1993, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans une trame modernisatrice qui habitait de nombreux travaux historiques sur le Québec à cette époque, notamment ceux portant sur le développement des universités ou des institutions scientifiques, qui connaissent alors un âge d'or. L'ACFAS, l'Université Laval, l'Université de Montréal, différentes facultés de médecine font toutes l'objet d'une publication. Dans son histoire de l'École Polytechnique, publiée en 1991, Robert Gagnon utilisait un sous-titre révélateur du ton qui prévalait alors : *La montée des ingénieurs francophones*. C'est également à une montée que l'on assiste dans *Pour l'avancement des sciences*, où l'ACFAS est célébrée pour sa contribution unique au Québec, pour sa capacité à se renouveler et à s'adapter à son époque, pour son caractère de plus en plus représentatif de la société, pour sa défense du français et pour son rôle éminent dans le développement de l'esprit scientifique.

Il s'agit d'une histoire en deux temps : d'abord, celui des décennies pionnières, des années 1920 aux années 1950, où les acteurs de l'ACFAS se débrouillent avec les